




**Roger
Delorme**

AL  **CAPONE**
et
**LA GUERRE
DES
GANGS**

Tallandier

92

11-12

AL CAPONE
ET LA GUERRE
DES GANGS

512
3129

Isale-

AL CAPONE
ET LA GUERRE
DES GANGS

8° Pz

7329

DU MÊME AUTEUR

Histoires sanglantes de Flibustiers, Guy Victor.

Yankee Rit, (l'Humour américain), Hachette.

Messieurs les Anglais, Riez les premiers, (l'Humour britannique), Hachette.

Les Grands Crimes Sexuels, La Table Ronde.

Jesus H. Christ! (les utopies religieuses américaines), Albin Michel.

Les Vampires Humains, Albin Michel.

Far-West, Éditions Rouff.

Les Tombeaux sans cadavres, (les disparitions mystérieuses), Éditions du Sénart.

Les Grandes Énigmes Criminelles, Éditions du Sénart.

Las mas sensacionales estafas de la Historia, Sagitario, Barcelone.

Las Desapariciones Misteriosas, Sagitario, Barcelone.

Los Grandes Enigmas Criminales, Sagitario, Barcelone.

Lauter Lords, Rosenheimer Verlagshaus, Munich.

92

ROGER DELORME

AL CAPONE ET LA GUERRE DES GANGS

Il y a eu une époque où les gangs étaient...
et les hommes de main...
qui ont fait de la ville...
une véritable...
cité de la peur...

TALLANDIER

DI - 24.09-1986 - 26160

ROGER DELORME

AL CAPONE
ET LA GUERRE
DES GANGS



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Tallandier, 1986.

Avant-propos

L'un des hommes les plus méconnus des temps modernes est sûrement cet Italo-américain entré dans l'Histoire sous le nom d'Al Capone, *Scarface* (le Balafré) pour la fiction. Ce surnom abondamment utilisé par les cinéastes et les romanciers a donné du regretté Al Capone une image déplorable. C'est en réalité dans sa jeunesse que ce dernier avait acquis sa fameuse cicatrice (*scar*), d'une façon romantique qui révèle déjà la grandeur chevaleresque de son âme. L'événement s'était passé à New York en 1917, date à laquelle les *boys* du général Pershing s'embarquaient sous les acclamations de la foule, pour aller délivrer l'Europe de ce qu'ils appelaient les " hordes " du Kaiser et assurer le triomphe de la paix et de la démocratie dans un Ancien Monde qu'ils jugeaient pourtant aussi décadent que dégénéré.

En cette année historique, Al Capone avait combattu dans une " affaire d'honneur ", expression que les Américains nous ont empruntée et qui continue, d'ailleurs, à figurer en français dans leur vocabulaire. La cause du duel était, comme souvent, une jolie fille dont le nom reste inconnu, mais qui était peut-être la sœur d'un jeune Sicilo-américain du nom de Frankie Galuccio. La sœur d'un Sicilien est une des créatures les plus dangereuses à

Al Capone et la guerre des gangs

fréquenter. Un Sicilien qui n'aurait jamais sorti son couteau à cran d'arrêt de sa poche ou décroché son fusil de chasse du dessus de la cheminée pour l'honneur de sa sœur serait, en fait, l'opprobre et la honte de la famille... Quoi qu'il en soit, Capone sortit de cette affaire d'honneur négociée au couteau avec, sur le côté gauche du menton, la cicatrice qui marquera à jamais son visage. Galuccio y perdit, lui, une oreille et la moitié du nez. Il en tira plus tard une légitime fierté. En effet, Al — une fois devenu assez puissant pour faire régler ses affaires d'honneur par d'autres — engagera Galuccio comme garde du corps aux appointements, alors royaux, de cent dollars par semaine. Aux amis qui s'étonnaient de le voir ainsi favoriser le seul homme ayant jamais réussi à lui tenir tête, Al répondait : « *Well, he's from the old country.* » Ce qui révélait plusieurs traits de son étonnant caractère.

Il avait tout d'abord le respect de la terre des ancêtres, le " vieux pays " dont les Américains parlent toujours avec nostalgie. Al Capone avait aussi ce sens de la communauté qui a toujours uni les membres des divers groupes ethniques composant la population américaine. Une chose est certaine : en embauchant Frankie Galuccio, Al Capone savait reconnaître le talent quand il se présentait. Al prouvait du même coup qu'en bon catholique il savait rendre le bien pour le mal, ainsi que le prescrit leur religion.

Al Capone savait aussi... faire le bien autour de lui, tout simplement. Dans les années de misère de la Grande Dépression américaine, ce furent ses hommes qui installèrent à Chicago les premières soupes populaires à l'usage des pauvres et des chômeurs où, pour le *Thanksgiving Day* et pour Noël, on offrait même la traditionnelle dinde. Pendant tout le règne d'Al, les pauvres et les vieillards de la grande ville purent aller chercher leurs

Avant-propos

combustibles et leur nourriture chez les commerçants en les faisant débiter au compte d'Al Capone, lequel payait scrupuleusement les factures. Lors des nombreuses visites qu'il faisait au quartier de la petite Italie de Chicago, des vieilles femmes tombaient à ses genoux pour lui embrasser la main. Cet aspect de sa personnalité est presque toujours passé sous silence dans ses biographies et constamment dans les films dont il est le héros généralement calomnié.

Cet homme a tout de même été libéré du service militaire avec le certificat suivant : "Moralité excellente". Les états de service d'Al dans l'armée sont assez mal connus, voire méconnus. Personne ne se souvient de l'avoir jamais vu en uniforme, ce qui n'empêchait pas Al Capone de prétendre avoir acquis sa célèbre cicatrice sur un champ de bataille français. Un éclat de *schrappnell* lui avait, soi-disant, déchiré le visage, quand ce n'était pas la baïonnette-scie d'un Allemand alors qu'il chargeait à la tête d'une troupe de choc. En fait, Al Capone connaissait fort bien l'admiration traditionnelle des Américains pour les héros à cicatrice... Atavisme hérité de leurs ancêtres germaniques, vraisemblablement... Il avait aussi reconnu l'importance des relations publiques longtemps avant qu'elles ne prennent l'ampleur qui leur est donnée de nos jours. De surcroît, personne n'aurait commis l'imprudence de faire une observation à un gentleman qui, s'il mélangeait quelque peu les explications sur sa cicatrice, avait en permanence à son service rien moins que 750 *torpedoes* (ce que nous appelons des "gorilles").

Sans le mystère et le romanesque qui entourent cette balafre, la seule autorité de ce Napolitain au grand cœur eût-elle suffi à inscrire le nom d'Al Capone au panthéon des gangsters de légende ? Et qui songerait à reprocher quelques innocents mensonges à un homme qui finit ses

Al Capone et la guerre des gangs

jours avec un casier judiciaire pratiquement vierge ? Al Capone ne fut jamais condamné, à l'exception d'une condamnation pour fraude fiscale... ce qu'aucun contribuable du monde ne considère comme un crime, ni même un délit. Quoique de nombreuses victimes lui fussent généralement attribuées, Al ne fut jamais ne serait-ce qu'inculpé du moindre crime ni du moindre meurtre. On n'a jamais prouvé non plus qu'il ait donné l'ordre de tuer quiconque. La fameuse " guerre des Gangs " ne fit en réalité qu'un nombre de morts relativement faible... environ 700 en quatorze ans, et ne fit surtout que très peu de victimes innocentes : quelques imprudents qui traversèrent le champ de tir au mauvais moment, ou des malchanceux, témoins par hasard d'un règlement de compte qui n'exigeait la présence d'aucun... témoin !

Bien plus nombreux furent en fait les milliers d'Américains innocents tués par la mauvaise qualité des alcools clandestins que la prohibition les obligea à boire... sans parler des longs jours de privation et de souffrance que cette même prohibition infligea à des centaines de milliers d'amateurs d'alcool de l'Atlantique au Pacifique. Parlant de certains des violents " carburants " de ces temps-là, un dégustateur expliqua un jour : « Ils ne vous tuent pas tous, mais le lendemain matin ils vous font souhaiter l'avoir fait. » Ces tortures et ces morts inutiles firent pendant quatorze années la joie des " secs " et des puritains aux desseins hypocrites.

S'il y avait une justice en ce monde, ce n'est pas à Al Capone que l'on devrait imputer les " feux d'artifice " qui égayèrent les nuits de Chicago et des autres grandes cités américaines, pendant les années 20. Volstead, ce pieux imbécile auteur d'une loi scélérate, de l'avis de nombreux historiens américains, est plus coupable qu'Al Capone ! Sans Volstead et sa Prohibition, il n'y aurait pas eu

Avant-propos

d’Affaire Al Capone. Les écrivains et les cinéastes qui ont exploité la vie de ce modeste Napolitain ont souvent volontairement oublié que tout l’argent de la corruption, des meurtres, des mitraillettes et des limousines blindées n’avait, en réalité, pas d’autre origine que les deniers du bon citoyen américain consommateur d’alcool, auquel ils n’étaient du reste jamais pris de force ! « Je me considère comme un businessman, disait Al. Je gagne de l’argent en satisfaisant à une demande populaire. Si j’enfreins la loi, mes clients sont aussi coupables que moi. Quand je vends de l’alcool, c’est du *bootlegging*. Quand mes clients le servent sur des plateaux d’argent à Lake Shore Drive, c’est de l’hospitalité. » (*Lake Shore Drive*, l’avenue du Bord du Lac, est le quartier le plus aristocratique de Chicago.)

Sans Volstead et la Prohibition, le pouvoir et la richesse d’Al Capone n’auraient peut-être pas atteint une telle envergure. Al Capone ne fut pas le seul à exploiter la Prohibition, Volstead comptait également de nombreux complices — mais est-ce un hasard ? Tandis qu’il perdait des partisans au fur et à mesure que passaient les années du régime sec, Al Capone éliminait les uns après les autres ses concurrents.

Autre fait passé sous silence à propos d’Al Capone : il fut pendant des années un représentant de la loi, non pas seulement à Chicago, mais dans tout le comté de Cook où se situe la grande ville. En effet, pendant longtemps, il détint officiellement une étoile de *deputy sheriff* (aide shérif ou shérif auxiliaire) du *Cook County*, un vaste territoire de plus de 2414 km² sur lequel il devait imposer une autorité plus efficace que celle que lui conférait cette seule étoile... pourtant fameuse¹. Ce shérif est un fonctionnaire élu, ainsi que le sont aux États-Unis la plupart des magistrats. Tous sont des hommes politiques. Or, Al

Al Capone et la guerre des gangs

Capone s'intéressait vivement à la politique. Comme beaucoup de catholiques, c'était un homme de droite et peu d'Américains firent autant que lui pour assurer le triomphe des partisans de l'ordre, de la famille et de la religion. Lors des élections, il avait coutume de recommander aux électeurs de ses candidats : « Votez tôt, et votez souvent. » Mieux encore, il envoyait ses gorilles dans les bureaux de vote pour veiller à ce que leurs adversaires y votent, eux, le moins souvent possible. C'est ainsi qu'il les encourageait à rester purement et simplement chez eux, ou à aller pêcher la truite dans le lac Michigan.

Al Capone finit par faire régner l'ordre à Chicago, ce dont une immense majorité des cinq millions d'habitants lui fut profondément reconnaissante. Ce modeste *deputy sheriff* avait 80 % des autorités policières et municipales " dans la poche ". Avant la Prohibition, il y avait à Chicago 1 500 bars. Pendant la Prohibition, le nombre des bars clandestins y dépassera 20 000.

On n'avait jamais bu autant d'alcool ; les policiers et les agents fédéraux avaient soif de bière et de gin, eux aussi. Au fur et à mesure que progressait l'emprise d'Al Capone sur ce fabuleux marché, le taux de criminalité diminuait... au point qu'un jour, les coiffeurs purent installer leurs fauteuils avec le dos tourné vers la porte, et les raccommodeurs de vêtements cesser d'afficher dans leur vitrine : « Stoppage invisible des trous percés par les balles. Prix modéré... »

La fin de l'ère de la Prohibition (1920-1933) coïncidera avec le début de la Dépression. Chicago, véritable centre de la vie industrielle des États-Unis, fut la cité la plus atteinte par la crise. Des centaines d'usines fermaient leurs portes. Des millions de chômeurs erraient dans les rues. Des milliers d'employés et de fonctionnaires ne

Avant-propos

touchaient plus leur paie. La misère s'installait, plus aiguë encore que dans les autres grandes villes. Plus personne n'avait d'argent, disait-on alors, à travers tous les États-Unis.

Dans le même temps, les recettes des *bootleggers*² continuaient à augmenter régulièrement, jusqu'à atteindre dix millions de dollars par jour pour l'ensemble des États-Unis. Quant à la part qu'en retirait Al Capone à son apogée, elle a été évaluée à cent millions de dollars par an.

En cette période de crise, les Américains eurent plus que jamais besoin de remontants alcoolisés... Mais les "secs" préféraient les voir se suicider par milliers plutôt que de leur concéder ce réconfort. Nombreux furent les suicides recensés pendant la Dépression : plus de victimes que n'en firent la guerre des Gangs et les alcools frelatés. Par milliers, les Américains se précipitaient, pourtant, dans les *speakeasies* (bars clandestins) pour y chercher un peu d'oubli, et démontrer au monde l'insondable hypocrisie de la civilisation puritaine. Le nombre des *speakeasies* finit par atteindre plus de 500 000 pour l'ensemble du pays et New York seul vit son chiffre multiplié par dix. Lorsque les *boys*, partis en 1917 avec Pershing, eurent repoussé les "Huns" et assuré ainsi le triomphe de la paix et de la démocratie en Europe, ils revinrent pour apprendre qu'il leur était interdit d'arroser leur victoire avec autre chose que de la petite bière à 1/2 de 1 % d'alcool, maximum autorisé par la loi Volstead.

Un autre événement marquant de l'année 1917 fut le mariage d'Al Capone avec une jeune et jolie Irlando-américaine du nom de Mae Coughlin : une union judiciaire et, de surcroît, diplomatique. Les colonies irlandaise et italienne constituaient les deux plus importants groupes d'immigrants dans le New York de l'époque. Ils

Al Capone et la guerre des gangs

avaient en commun une religion, la religion catholique. Mae avait deux ans de plus qu'Al. A l'occasion de leur mariage, à la mi-décembre, Al se déclara plus vieux d'un an et Mae plus jeune de douze mois, ce qui en fit officiellement un couple idéal, ayant chacun dix-neuf ans.

Al Capone se montra d'une inébranlable fidélité envers son épouse. Certes, il la trompa avec application, mais ne l'abandonna jamais et conserva toujours le respect du foyer conjugal. Il lui offrit tout le luxe et le bien-être que lui permettaient ses moyens illimités... jusqu'à une baignoire spécialement importée d'Allemagne. Beaucoup plus tard, devenue veuve, Mae devait fréquemment confier : « Il était le meilleur homme du monde. »

En 1918, Mae donna à Al un fils, baptisé sous les prénoms d'Albert, Francis, qui ne fera guère parler de lui. On choisit comme parrain à cet héritier un simple *padrigno*, à la mode italienne... mais qui déposa dans la corbeille aux cadeaux une obligation de plus de 5 000 dollars. Une véritable petite fortune. Comme Al Capone, l'homme était d'origine napolitaine et s'appelait Johnny Torrio. Ce personnage de petite taille au visage rond et au physique insignifiant allait vêtu comme un petit boutiquier de province. Il avait été surnommé *Little John* à ses débuts dans les rackets, mais était maintenant connu à Chicago comme le *Terrible John*. En faisant au jeune Albert Francis Capone son cadeau de baptême, Torrio s'éprit d'amitié pour Al Capone, amitié qui durera jusqu'à sa mort. Le "Terrible Torrio" mourra dans son lit, comme Lucky Luciano et Al Capone lui-même.

Les vies et les personnalités de Johnny Torrio et d'Al Capone présentaient beaucoup de similitudes. Ils avaient fait ensemble leurs véritables débuts dans le *Five Points Gang* et étaient tous deux de souche napolitaine, tous

deux mariés à des Irlandaises, tous deux fervents catholiques, tous deux des amateurs d'opéra italien, tous deux admirateurs de Puccini, en particulier. Johnny Torrio était, lui aussi, fidèle à son épouse, Anne, qu'il honorait de ses faveurs avec une régularité exemplaire. Tout au plus " essayait " -il de temps à autre une recrue d'une de ses maisons de prostitution, simplement pour évaluer au plus juste le tarif des talents de la petite nouvelle. Grand organisateur de l'empire de l'alcool dont devait hériter Al Capone, lui-même n'en buvait jamais une goutte, ne fumait pas et ne jouait jamais d'argent. Il gagnait au jeu pour la seule raison qu'il contrôlait l'empire des jeux clandestins de Chicago. Il savait bien que seuls les tenanciers gagnent à ces jeux-là.

Le *Terrible* Torrio avait dix-sept ans de plus qu'Al Capone. Il était né à Naples en 1882, sous le nom de Turio, et avait grandi dans le dangereux quartier de l'*East Side* de New York City. Il avait rapidement pris du galon dans le *Five Points Gang*, tout en menant lui-même un gang subsidiaire, les *Saint-James Boys*. Comme devait le faire après lui Al Capone, il avait travaillé pour un temps comme *bouncer*³ (" videur ") dans la boîte de nuit réputée la plus dangereuse de toute l'île de Manhattan : *Nigger Mike's* (Chez Michel le Nègre). C'est dans ce bouge de Pell Street qu'un jeune immigrant juif russe du nom d'Israël Baline fit ses débuts, en la double qualité de serveur et de chanteur, avant de devenir — beaucoup plus tard — le compositeur Irving Berlin, auteur entre autres de l'immortel *Alexander's Ragtime Band*. Johnny Torrio, dans les dangereuses fonctions qu'il exerça dans la boîte *Nigger Mike's*, compensait le handicap lié à sa petite taille par un supplément d'agressivité. Vers 1912, Torrio transféra ses activités du bas quartier de la *Bowery* à un autre secteur plus mouvementé encore, le *Navy*

Al Capone et la guerre des gangs

Yard, l'Arsenal de la Marine. Là, il se mit à son compte en ouvrant une maison de prostitution où les marins étaient accueillis 24 heures sur 24. Ses affaires étaient prospères et Johnny voyait déjà plus loin. En 1915, son oncle par alliance, qui savait dépister le talent, lui offrit de le rejoindre à Chicago. Torrio fit ses valises et partit comme bien d'autres de ses concitoyens du moment à la conquête de l'Ouest, plus exactement du Midwest. Quatre ans plus tard, il reviendra faire un tour à New York pour y recruter, à son tour, un autre jeune espoir également plein de talent, nommé Al Capone.

Lorsqu'il émigra de New York à Chicago, en 1919, ce dernier avait vingt ans. Le 18 octobre de cette année-là, le gouvernement en votant le *Volstead Act* lui offrit un cadeau d'anniversaire fantastique.

NOTES

1. L'indispensable héros de film western qu'est le shérif n'appartient pas uniquement au passé ou à la légende du Far West. Aux États-Unis, tous les *counties* (contés, districts) ont leur shérif et leurs aides-shérifs, de l'Ouest à l'Est et du Nord au Sud. New York et Chicago, par exemple, sont toujours sous la juridiction d'un shérif aujourd'hui même.

2. Ce mot a été forgé pendant l'ère de la Prohibition. Les amateurs d'alcool défendu le transportaient dans de petites bouteilles plates enfoncées dans le haut de leurs bottes (*boots*) ou suspendues à leurs jambes (*legs*) par des sangles, sous leur pantalon. Le mot est passé de l'argot

Avant-propos

dans le vocabulaire courant, avec des dérivés tels que *bootlegging*, désignant le trafic d'alcool illicite, et même un verbe, *to bootleg*, pratiquer ce trafic. Les petites bouteilles plates s'appelaient *hip flasks*, parce qu'elles étaient formées au contour de la hanche (*hip*) pour se loger dans la poche revolver. Au plus fort de la folie prohibitionniste, le Bureau de la Prohibition de Washington décréta solennellement que si des contrevenants étaient pris avec des *flasks* d'alcool dans leurs poches, leurs pantalons seraient classés comme moyens de transport et, à ce titre, objets de confiscation immédiate !

3. Ce mot désigne le *costaud de service* chargé d'expulser sans formalités les clients tapageurs, belliqueux ou indésirables, des bars et autres établissements nocturnes américains. Ce mot dérive du verbe *to bounce*, rebondir, parce qu'un *bouncer* digne de ce nom est supposé expulser les intrus avec assez d'énergie pour les envoyer rebondir de l'autre côté de la rue. Cette importante fonction ne connaît pas de déclin depuis la lointaine époque de Johnny Torrio et Al Capone. Bien au contraire, certains grands casinos de Las Vegas, par exemple, emploient aujourd'hui jusqu'à une vingtaine de *bouncers* chacun, lesquels sont parfois victimes de surmenage pendant les week-ends ! Un célèbre contemporain d'Al Capone débuta, lui aussi, dans la vie comme *bouncer* : Jack Dempsey, champion du monde de boxe poids lourd de 1919 à 1926.

I

NEW YORK - CHICAGO

I

NEW YORK - CHICAGO

1

Le quartier du port

Alfonso Caponi est né le 17 janvier 1899 dans un taudis des bas-quartiers de Brooklyn. Son père, Gabriele, et sa mère, Teresa Caponi, avaient émigré de Naples à New York en 1893. Ils étaient, comme presque tous les immigrants de cette époque, de pauvres gens... Ni le *padre* ni la *madre* ne parlaient un mot d'américain, mais c'était alors sans importance à New York en général, et à Brooklyn en particulier. Les bas-quartiers de la grande ville formaient une agglomération peuplée de "colonies" irlandaise, allemande, juive, italienne... pour ne citer que les principales.

Les citoyens de la Petite Italie vivaient entre eux en conservant les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, les mêmes habitudes, la même alimentation surtout, que celles de leur pays d'origine.

Gabriele Caponi ouvre une petite boutique où il vend des spaghettis, du salami, du parmesan et divers autres produits italiens. Ses clients sont encore plus pauvres que lui, et le commerce n'est guère prospère. Le *padre* Caponi abandonne alors l'alimentation pour s'installer comme coiffeur. La nouvelle clientèle du *barbiere* se compose de gens relativement argentés : dockers du port de Brooklyn, marins des paquebots étrangers en escale à New

Al Capone et la guerre des gangs

York. Les affaires prennent rapidement une tournure plus fructueuse.

Le père Caponi n'avait jamais fait le moindre apprentissage de coiffeur, ni même de barbier, mais pour raser des dockers et des matelots, il ne fallait guère plus de doigté que pour couper du salami en tranches.

Malgré la modeste aisance ainsi acquise, les Caponi n'en vivaient pas moins dans ces *slums* (taudis) qui occupaient alors plus des trois quarts de la surface de ce que les Américains appelaient pompeusement *the Greater New York*. Le logement des Caponi, rue de la Marine, *Navy Street* à Brooklyn, se trouvait dans l'une de ces innombrables et misérables maisons américaines en bois : glacial l'hiver, torride l'été, secoué en permanence par le grondement du métro aérien, le célèbre et légendaire *El (Elevated)* new-yorkais. En dépit de cet inconfort, les Caponi — conformément à la tradition italienne et catholique — y conçurent neuf enfants.

Alfonso, robuste bambin, fut baptisé en l'église de Saint-Michael, par les bons soins d'un Monsignore italien du nom de Gioacchino Garofalo. A peine en âge de marcher, le gamin se trouva lâché dans un environnement peu propice au développement des meilleures qualités humaines. Le quartier du port de Brooklyn était un conglomérat de bouges à matelots, de misérables hôtels à la demi-heure, d'impasses crasseuses et de cours ténébreuses, d'ivrognes allongés dans les couloirs, de prostituées de bas-étage embusquées dans les encoignures de portes. Dans cet univers, les gosses apprenaient à se battre à l'âge où d'autres enfants, dans d'autres quartiers, entraient à l'école maternelle.

L'instruction n'avait jamais tenu une grande place chez les Caponi. Dix ans après son arrivée aux États-Unis, Gabriele, qui pourtant avait obtenu la nationalité

américaine, ne savait toujours ni parler, ni lire, ni écrire un mot d'américain. Il avait tout de même réussi à américaniser Caponi en Capone, afin d'en faciliter la prononciation à ses nouveaux compatriotes.

Devenu un bon et fier citoyen des États-Unis, Gabriele Capone envoyait régulièrement sa progéniture dans les écoles primaires de son quartier. Aucun de ses héritiers ne semble avoir suivi de très longues études ni laissé un souvenir mémorable au sein du monde académique des États-Unis. Mis à part Alfonso, plusieurs des neuf enfants Capone firent quelque peu parler d'eux, mais dans une sphère d'activité qui n'avait certes rien d'intellectuel.

Le jeune Alfonso alla user ses fonds de culotte sur les bancs de bois de la *Public School* numéro 77, avec ses deux frères John et Frank. Un autre gamin usait les siens sur les mêmes bancs : un jeune Sicilo-américain du nom de Salvatore Luciano, devenu célèbre sous le sobriquet de *Lucky Luciano*. Deux grands noms qui, pour l'édification des générations futures, mériteraient d'être gravés sur une plaque scellée dans la cour de récréation de la *Public School Number 77* !

Alfonso opta rapidement pour l'école des rues. Son institutrice, une certaine Miss Mulwaney, était une pâle et plate créature, dotée, qui plus est, du triste prénom de Sadie. Alfonso ne lui plaisait manifestement pas, et le sentiment était réciproque. Un jour que l'institutrice lui reprochait son manque d'intérêt pour l'enseignement qu'elle lui dispensait, il lui répondit par une paire de gifles et quitta l'école pour toujours. Il ne devint pas oisif pour autant.

Il commença par prendre plusieurs petits emplois : il releva les quilles dans un bowling, coupa du papier dans une imprimerie, puis — plus tard — chargea les tonneaux

Al Capone et la guerre des gangs

de bière sur les voitures de livraison d'une brasserie... un souvenir qui l'amusait beaucoup lorsqu'il fut devenu le roi de la bière à Chicago.

Comme d'autres jeunes garçons des bas-quartiers de New York, Al Capone s'affilia vite à un *street gang*, une bande de la rue, dont les activités variées étaient en général moins laborieuses et moins louables.

Les membres de cette bande, le *Five Points Gang*, s'appelaient les *Five Pointers* (amusante analogie avec les *West Pointers*, cadets de la célèbre Académie militaire de West Point). Ce nom avait pour origine celui d'un carrefour de cinq coins de rues sis dans un quartier érigé au début du XIX^e siècle, sur un ancien marécage. Des émanations de gaz des marais s'en échappaient encore entre les pavés grossiers des rues, bordées d'infâmes abreuvoirs à gin, de baraques en planches, de boutiques de trafiquants louches et de ce que nous appellerions des "cours des miracles", tous lieux de misère dont l'horreur est difficilement concevable.

Les *street gangs* étaient une grande tradition américaine, plus spécialement new-yorkaise. Les *Quarante Voleurs* avaient cédé leur réputation aux *Shirt Tails*, la bande des Pans de chemise, dont les membres avaient pour habitude de laisser pendre leur chemise par-dessus leur pantalon. Les *Plug Uglies* devaient leur succéder en notoriété ; ces derniers ont légué au vocabulaire argotique américain une expression toujours en vigueur, mais difficilement traduisible en français : un *ugly* est un "affreux", et *plug* en renforce considérablement le sens ; les *plug uglies* étaient en quelque sorte des "super-affreux" qui faisaient de leur mieux pour justifier et mériter leur titre.

La maîtrise des batailles de rues passa des *Plug Uglies* aux *Whyos*, transcription de leur cri de guerre.

L'empire d'Al Capone

relle ? » « Non, mais nous pourrions nous en servir, j'ai une idée. »

Peu de temps après, à l'occasion du meurtre suivant, Guzik convoque deux robustes gorilles en service ce soir-là et leur donne ses instructions. Les deux hommes soulèvent le cadavre, quittent le 2222 par une porte côté cour, et transportent leur fardeau à travers les ruelles noires jusqu'à l'arrière d'un *saloon* concurrent, le *Frolics Cafe*. Cet établissement, très déloyalement, attirait les clients du *Four Deuces* en leur proposant femmes et alcools à des prix inférieurs. Les deux gorilles font sauter une porte du sous-sol et jettent leur cadavre dans le foyer de la grosse chaudière de chauffage central. Revenus au 2222, l'un d'eux téléphone à la police pour annoncer au sergent qu'un four crématoire fonctionne dans les sous-sols du *Frolics*. « Et vous, qui êtes-vous ? » demande le policier, « un contribuable indigné » répond froidement le gorille. Bien évidemment, quelques instants plus tard, plusieurs voitures de police convergeaient bruyamment vers le *Frolics Cafe*. Les policiers, horrifiés, retirèrent le cadavre carbonisé de la chaudière. Les jours suivants, ils creuseront le sol des caves et de la cour pour y rechercher d'autres cadavres. Ils n'en déterrèrent aucun et ne trouveront personne à inculper pour le crime... Simple-ment, la licence du *Frolics Cafe* sera supprimée, la boîte définitivement fermée, et les clients égarés reviendront l'un après l'autre au *Four Deuces*, à la grande satisfaction de Jakob et d'Alphonso.

En 1930, ce genre d'espièglerie appartenait au passé, Jake avait eu le temps de rendre au Syndicat, et à son chef, des services plus éminents et plus rentables. Essentiellement celui d'organiser un système de comptabilité secrète que ne désavouerait sûrement pas une grande compagnie américaine d'aujourd'hui. Avant son arrivée,

Al Capone et la guerre des gangs

la comptabilité était inexistante. Le rendement était irrégulier et le " coulage " considérable. Les receveurs percepteurs du Syndicat étaient brutalement efficaces, sans se rendre compte exactement des limites de prélèvements sur recettes à ne pas dépasser pour éviter la disparition pure et simple d'un *speakeasy*. Ils ne réalisaient pas davantage qu'envoyer un payeur récalcitrant à l'hôpital ne mettait guère celui-ci en état de mieux payer son dû.

Guzik avait loué une maison au numéro 2146 de Michigan Avenue pour y installer un vaste bureau soigneusement dissimulé dans certaines pièces. Sur la porte une belle plaque de cuivre :

Dr A. A. Brown, M. D.

signifiait que la maison était celle d'un docteur en médecine du nom de Brown. Une des portes du hall d'entrée s'ouvrait sur un salon d'attente exactement conforme à celui des milliers de médecins installés sur le territoire des États-Unis. Sur le mur, dans un cadre, un magnifique diplôme, signé du président d'une des plus prestigieuses écoles de médecine du pays, attestait de la qualification du docteur Brown. Les fauteuils et les chaises étaient aussi inconfortables que tous ceux qui meublent les salles d'attente de médecin ! Touche finale : une pile de magazines vieux de six mois, pages cornées et froissées, sur une table basse, *Life*, *the Litterary Digest*, *The National Geographic Magazine*. Quand on sonnait à la porte, une jeune femme en tenue d'infirmière allait ouvrir. Si le visiteur appartenait au Syndicat, il était introduit dans les bureaux. Si le visiteur venait pour une consultation médicale, il apprenait alors que le docteur Brown opérait à Toronto, ou qu'il assistait à un congrès médical à la Havane.

A l'abri de portes d'acier blindées, dans les pièces